

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 17

Artikel: Le truc
Autor: A.V.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223888>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENO
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques Il. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



MEHLYON-MELHYETA

LAI a, pè lo canton de Frïbo, que l'è dan dâi crâno luron, de respettâ et qu'on âme bin, allâ pî! eh bin! dein clli paî lâi a pas rein que dâi Dzozet. Lâi a assebin on coo que lâi diant per lè *Tobi di-jelyuzo*. Stisse, foudràî pouâi lo provignî. L'è on tot fin po la pllionma, po écrire lo patois de pè lè vani dâo Molézon et de la Grevire. L'a fé on biau lâvro que sè dit dinse :

Mèhlyon-Mèhlyeta, dètyè rëkathalâ le richto dè chë dzoa — dequie sè recâffâ lo resto de sè dzo — *pièce théâtrale, contes, farces, historiettes, bons mots, poésies, en patois gruyérien. A Bulle : Imprimerie Perroud.*

Et pu que l'è bin veré tot cein. Lâi a à lière, à oure lière, mîmameint à djuvî su lo théâtre dâo mécanique. Onna pîce : *Goton, fara à rire et à pllorâ.*

Se vo voliâ avâi oquie à dere po sti l'hivè âi vèlhiè de vin couet, âo bin aprî lè tenablie dâo Conset comunat, âo veindâdzo dâo cabaret, eh bin! vo faut lière clli lâvro. Ein a prâo matâire de clliâo gouguenette dein clliâo trâi ceint foliet de papâi. Et pu, n'è pas dèfecilo à lière. Accutâ-vâi! Vu vo dere iena de clliâo farce. Vo z'allâ vère se n'è pas galèza. Eh bin! sant tote dinse. Po tot vo dere, ein a quauque zene que vo z'âi pu dza vère dein on outro galé lâvro que lâi diant : *Po recafâ.*

Et vaitcè lo conto :

Intrè mariatzon.

Kan on chë pâchè la kouârda avi n'a ghyâja, on pou pâ dre d'avantho ch'on chère bin on mô apyèyi. Kan on'è pâ j-ou alèvâ din le mîmo pèlyo, k'on'a pâ tourâji le mîmo paton, k'on'a pâ cholji lè mîmè fôdè, ly a bin a fère ke to martzichè adi ou konpâ, ly a chovin ôtyè ke krèjè è ke trakachè. I fô avi pabyinthe, chavi pachâ ôtyè, ka ly-è kemin di le rêvi: «On chë pâ fè chë-mîmo».

Moncheu Brinafatè, réjan dè Palantzon, ly-è maryâ à onna pèrneta ke ly fâ kotyè kou a vère lè-j-èthèlè in plyn midzoa : ly-a achebin onna de hou pivràyé ke tin pâ todoulon la linvoua a cha fata. Ly, ly-è to le dzoa in lyèjin è in rëkordin din kotyè lèvro; ly-a totèvi le nâ fetchi din n'a palèta, n'a gran-mère ou bin on lèvro dè karkul. Mâ chin fâ pâ le konto à madama, ke trâvè tru pou dè tin po le turlupinâ.

On dzoa, korohya, fro di fèchè, ly fâ :

— Vudrè bin itbre on lèvro, cheré plye chovin avi vo.

— Cheré bin d'akouâ, ly rëpon le réjan; ma i vudrè ke vo châ ou'n'èrmana... po ke pouècho tzandji ou bu dè l'an!...

Et ate-que quemet on derâi per tsi no :

Entre mariolâ.

Quand l'è qu'on sè bete la corda âo cou, on pâo pas dere d'avance s'on sarâ bin âo bin mau appouyi. Quand on n'a pas zu ètâ èlevâ dein lo mîmo pâilo, qu'on n'a pas medzî lo mîmo

néné, lâi a bin à fère po que tot martsâi âo compas ; lâi a soveint oquie que crâise et que tracasse. Faut avâi pacheince, câ l'è quemet dit lo revî: « On sè fâ pas sè mîmo ».

Monsu Brinnafata, régent de Palantzon, s'è maryâ à onna pèrneta que lâi a fé quauque coup vère lè z'ètâile ein pllein midzo. L'ètâi assebin onna fêmalla que n'avâi pas la leinga dein sa catsetta. L'homme, l'ètâi tota la dzorna à lière et â recordâ dein lè lâvro, que sâi la palette, la grammaire âo bin le cartui. Mâ cein fâsâi pas lo compto à la dama, que trovâve que lâi restâve trâo pou de teimps po lo contrèyî.

On dzo, que n'ètâi pas de bouna, lâi fâ :

— Voudrî bin itre on lâvro. Sarî pllie soveint avoué vo.

— Sarî bin d'accoo, lâi repond lo régent ; mâ foudràî que te fusse on armana... po que pouèso tsandzi à ti lè bounan.

Marc à Louis.

LE TRUC

APRES deux coups frappés sans qu'aucune réponse se fût fait entendre, la porte du bureau de Larget s'ouvrit, et Bona parut.

— Allons, bon ! fit Larget en lui-même. Encore ce crampon !...

— Je vous dérange peut-être ? dit Bona. Vous étiez en train de travailler ?..

— Mon dieu, oui, un peu, répondit Larget en désignant sa table couverte de feuillets épars et d'épreuves d'imprimerie à corriger. Mais ça ne fait rien, ajouta-t-il sur un ton qui n'était que courtois.

— Oh ! je ne reste que quelques instants, déclara Bona. Le temps de vous féliciter d'avoir échappé à cet accident de chemin de fer, tout en fumant une cigarette. Et, d'ailleurs, continuez vos petits affaires comme si je n'étais pas là...

Il prit une cigarette dans un coffret ouvert qui était sur le bureau et l'alluma. Larget, se résignant à faire contre mauvaise fortune bon cœur, se renversa dans son fauteuil.

— Oh ! je ne vous comprends pas, je n'ai pas voyagé ces derniers temps. Et, alors quoi de neuf ?

— Ma foi, pas grand'chose, exhala Bona avec une bouffée de tabac. Ah ! si, pourtant...

— Quoi donc ?

— Il s'agit de votre voisin...

— Mon voisin ?... Ah ! oui... Delignac ?..

— Parfaitement... On ne peut être plus voisins, puisque vous habitez porte à porte...

— Oui... Mais j'espère qu'il ne lui est rien arrivé de fâcheux ?.. Nous vivons en fort bons termes et j'ai beaucoup d'amitié pour lui...

— De fâcheux ?.. C'est selon...

— Voyons, dites...

— Eh bien ! Voici... Delignac a une liaison.

— Hein ?..

— Une liaison. J'ai bien dit... Une bonne liaison.

— Par exemple, si je m'attendais à la pareille nouvelle ! Delignac qui a toujours mené une vie exemplaire, qui ne sort pour ainsi dire jamais, dont le travail accapare tous les instants !...

— Que voulez-vous ?.. On fait des bêtises à tout âge.

— Et c'en est une... D'abord il n'est pas de

première jeunesse. Et puis, entre nous, voyons, est-ce que Delignac a une tête à liaison ? C'est un charmant homme. Mais il n'est ni beau, ni gracieux, ni séduisant. Il s'habille mal. J'ai bien peur que cette affaire ne tourne mal pour lui. Mais, au fait, êtes-vous bien sûr ?

— Certain.

— Comment avez-vous su la chose ?

— Par lui-même.

— Oh ! dans ces conditions, plus de doute.

— Il avait, d'ailleurs, l'air un peu gêné en me parlant. Et il fallait qu'il y fût forcé. Je vais de temps à autre fumer une cigarette avec lui. Nous sommes de vieux amis et nous nous tutoyons. Après m'avoir fait son aveu avec toute sorte de circonlocutions, il a ajouté: « Tu comprends, tu peux tomber mal. Te rencontrer avec ma belle-mère, elle aime être seule pour causer de ma prochaine installation. Alors, quand tu viendras me voir, regarde bien, le paillason devant la porte d'entrée. S'il est tiré en arrière d'une dizaine de centimètres, ça voudra dire qu'il vaudra mieux remettre ta visite à une autre fois. »

— C'est lamentable, dit Larget. Et, en même temps, c'est bouffon. Delignac, avec sa dégainé, filant le parfait amour!... Ça doit être touchant. Mais j'y pense. Il ne m'a fait, à moi, aucune recommandation. Je veux m'offrir la fantaisie de sonner chez lui à l'improviste, un jour que le paillason sera tiré.

— Vous ne serez pas reçu.

— On ne sait jamais. Et je serais si curieux de voir la figure de la future ! Maintenant, assez bavardé. Il faut que je me remette au travail. Filez...

Le lendemain, Larget, au milieu de l'après-midi, fit les quelques pas qui séparaient sa porte de celle de Delignac. Devant celle-ci, le paillason était tiré. Il appuya avec autorité sur le bouton de la sonnerie électrique. La digne et respectable gouvernante de Delignac vint elle-même ouvrir.

— M. Delignac est-il chez lui ? demanda Larget.

— Mais certainement, monsieur. Veuillez entrer au salon. M. Larget, n'est-ce pas ? Je vais avertir monsieur.

Quelques secondes plus tard, Delignac accourait, la mine épanouie.

— La bonne surprise ! s'écria-t-il. Il y a si longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous voir. Mais venez dans mon cabinet.

Il passa familièrement son bras sous celui de Larget, l'entraîna, puis le fit asseoir dans un confortable fauteuil. Larget était quelque peu décontenancé. La gouvernante ne l'avait point évincé. Delignac l'accueillait avec une liberté d'esprit complète et une satisfaction évidente. Il croyait le gêner et c'était lui qui se trouvait gêné. Il n'était pas préparé à soutenir une insouciant conversation, dans un endroit sans mystère apparent, avec un homme qui déployait toutes ses grâces à son intention.

— Je ne vous empêche pas de travailler ? demanda-t-il.

— Vous m'apportez, au contraire, la plus précieuse des distractions.

Après quelques propos échangés, d'une part, avec aisance, et de l'autre, avec peine, Larget,

qui s'ingéniait à chercher des sujets qui lui échappaient, hasarda, pour dire quelque chose :

— J'ai eu l'occasion, dernièrement, de causer de vous avec Bona.

— Un bien bon garçon, fit Delignac avec un sourire bizarre.

— Oui, mais quel raseur !..

— Dame, un peu.

Le sujet était trouvé, et Larget poursuivait avec volubilité :

— Je ne le voyais qu'assez rarement. Et puis, depuis quelque temps, il vient tous les jours chez moi sous prétexte de fumer une cigarette. Il s'installe. Il ne décolle plus. Je ne sais comment arriver à m'en débarrasser ?

La figure de Delignac se nuança de contrariété.

— Oh ! je suis désolé ! dit-il. C'est de ma faute. C'est moi qui vous l'ai envoyé. Oui, mon cher. C'était chez moi qu'il venait chaque jour. Je ne pouvais pas le mettre dehors, n'est-ce pas ? Alors, j'ai imaginé de faire appel à sa discrétion en lui racontant que j'allais me marier. Croyez-vous ? Eh bien ! lui, il l'a cru. Mais c'est vous qui êtes empoisonné maintenant. Et je ne puis vraiment pas lui dire que...

— Evidemment, évidemment. Il faudra que je cherche quelque chose.

Rentré chez lui, Larget sonna sa petite domestique et lui dit :

— Ecoutez bien... Tous les jours, après le dîner, vous irez jeter un coup d'œil sur la porte de M. Delignac. Et si vous voyez le paillason tiré, eh bien ! il faut le repousser...

A. V.

LE BILLET DE LOTERIE

NOUS vendons des billets pour la tombola du Home.

— Très bien, dit Mlle Sauguet qui sourit aux deux petites filles jolies et habillées du dimanche, je vais en prendre deux ou trois.

Elle rentra, revint avec son porte-monnaie et prit trois billets, cachés dans de petites enveloppes.

— Il y a de très beaux lots, continua la fillette, maman dit qu'il y a un service à thé en Limoges, avec des petites fleurs roses, qui est de toute beauté.

— Oui, dit l'autre fillette, et aussi un tableau peint par Mlle Gindroz, et qui vaut au moins cinquante francs.

— Vraiment ! dit Mlle Sauguet, j'espère bien que j'en aurai.

— Oh oui, ou bien le service à thé... Au revoir, mademoiselle.

Souriant toujours, Mlle Sauguet les regarda s'éloigner, puis elle referma sa porte et rentra... Pourquoi avait-elle pris trois billets ?... Trois francs, cela se remarquait sur son budget. Enfin voyons, elle n'allait pas se mettre à regretter ce qu'elle donnait !... Cet asile, était très utile, il fallait le soutenir de son mieux, et d'ailleurs, elle avait fait plaisir à ces deux fillettes.

Elle remit son porte-monnaie dans le tiroir. Quant aux billets, elle pouvait tout de suite allumer le feu avec, il n'y en avait sûrement point de bon... Elle pouvait prendre tous les billets d'une loterie, elle n'en aurait quand même pas un bon.

Ayant fait cette pessimiste réflexion, Mlle Sauguet ouvrit néanmoins les trois petites enveloppes et fut tout éblouie en trouvant un billet qui était bon. Comment ?... Elle ?... Est-ce que la fortune aurait un soudain revirement de son côté ?... Elle entrevit de merveilleuses possibilités. Sait-on jamais, quand la roue commence à tourner, sur quel numéro elle s'arrêtera ?... Mlle Sauguet se vit parmi les heureux du monde, nageant dans toutes espèces de félicités, celles offertes par l'amitié (l'amour, il ne fallait pas songer à le repêcher), celles que procure un bon cœur, quand il a de l'argent à son service, celles que donnent le confort et le luxe... Enfin, pour le moment, il ne s'agissait que d'un billet de loterie, mais cette loterie offrait de très beaux lots.

Le soir, en cousant sous la lampe, Mlle Sauguet rêva longuement à ce service à thé en Limoges, et se demanda s'il serait assorti à sa plus belle nappe, et elle sortit la dite nappe de l'armoire pour s'imprégner les yeux de la teinte exacte du rose des fleurs... Oui, ce service à thé ferait admirablement son affaire. Le sien avait subi deux ou trois avaries regrettables certain soir, où étant prêt sur un guéridon pour des visites, Mistigris avait sauté dessus. Et l'achat d'un nouveau service à thé était une chose que Mlle Sauguet ne pouvait pas envisager aussi facilement que l'achat d'un jeu d'aiguilles à tricoter. C'est pour cela qu'il lui parut tout naturel que la Providence lui en offrît un par l'entremise d'une tombola. Elle y pensa toute la soirée. Elle se vit recevant ses amis, les Pache, Mlle Cuendet, Auguste et d'autres qui s'extasiaient et la complimentaient sur sa chance. Pendant son sommeil encore, les belles tasses de Limoges passèrent au travers de ses songes, ce qui la confirma dans son ferme espoir. D'ailleurs, sa raison trouvait la chose pleine de logique. Pendant vingt ans, elle avait pris des billets à toutes les loteries de charité qui toujours et infailliblement, se trouvaient nuls. Une fois, le sort s'avisa de son injustice. Ce n'était pas pour se moquer d'elle, n'est-ce pas ?... C'était sûrement pour une éclatante réparation. Allons, réjouissons-nous et préparons dans le buffet une belle place pour le gros lot.

Le tirage de la loterie avait lieu dans l'après-midi au Grand-Hôtel, et Mlle Sauguet, prête à partir, fut bien contrariée de recevoir la visite d'une dame qui ne s'aperçut pas qu'elle avait son chapeau sur la tête, resta fort longtemps et accepta une tasse de thé. Quand enfin elle fut partie, Mlle Sauguet ne mit pas deux pieds dans un soulier pour gagner le Grand-Hôtel qui par malheur était à l'autre bout de la ville, c'est-à-dire à quinze bonnes minutes de marche rapide.

— Ma pauvre demoiselle, vous arrivez cinq minutes trop tard, lui dit la maîtresse du lieu, ces dames sont parties, il y a cinq minutes.

— Et alors, les lots qui restent ?

— Je crois que Mme Dullens les a amenés... Ou bien est-ce que ce serait Mlle Lavanchy ?... Non, je crois que c'est Mme Dullens, parce que son mari est venu la chercher en auto. Et, je crois bien que le garçon a chargé une caisse. S'il était là, je le lui demanderais, mais il est en ville. Oui, je vous conseille d'aller chez Mme Dullens... Vous savez où elle demeure ?

— N'est-ce pas dans cette belle villa au-dessus du Bois des Pins ?

— Oui.

— C'est loin.

— Bien sûr... Quel dommage que vous ne soyez pas arrivée cinq minutes plus tôt, cela vous aurait épargné la fatigue de cette vilaine montée.

— Tant pis, j'y vais quand même. Mme Dullens sera probablement chez elle puisqu'elle vient de rentrer. Au revoir, madame.

— Au revoir, mademoiselle, j'espère que vous aurez le gros lot.

— J'y compte bien.

— En tous cas, je sais qu'il n'a pas encore trouvé son propriétaire.

Cette bonne parole donna à Mlle Sauguet du courage pour la montée qui était rude. Elle y alla de son pied le plus lesté, mais quand suant, soufflant, elle arriva à la villa où était le gros lot, c'était presque nuit et il tombait des gouttes de pluie.

— Je me demande, songeait-elle en regardant d'un air perplexe le chemin raboteux par lequel elle venait de passer péniblement, je me demande comment je m'en vais rapporter chez moi ce service à thé. C'est tout au plus si mon sac peut contenir le crémier... Demain matin, je demanderai à ma laitière de bien vouloir me prêter un moment son garçon et son petit char, mais il faudra faire extrêmement attention en descendant. Elle soupira, reprit son souffle et tira la sonnette.

— Madame n'est pas là, dit la bonne, elle est allée à Genève, souper chez sa sœur puis-je lui faire une commission ?

— C'est-à-dire que... voyez-vous, j'ai un billet gagnant à la loterie du Home, et je suis arrivée trop tard pour le tirage. Savez-vous si Mme Dullens a rapporté chez elle les lots qui restaient ?

— Je ne sais pas, elle était très pressée, elle ne m'a rien dit... Il y a une caisse dans l'auto, mais je ne sais pas ce que c'est.

— Alors, il me faudra revenir demain ?

— Mademoiselle fera peut-être bien d'aller avant chez Mlle Lavanchy, comme elle est plus près de la ville, elle s'est peut-être chargée des lots qui restaient.

— C'est possible, où demeure-t-elle ?

— A la rue Centrale, numéro soixante-deux, une jolie maison avec un balcon et un cyprès devant.

— Merci.

Pleine de résolution, Mlle Sauguet redescendit en ville. Elle n'allait pas se décourager au deuxième échec, un service à thé en Limoges valait bien quelques allées et venues. L'ennui, c'était cette pluie qui gâtait son chapeau. Fallait-il justement que ce soit le neuf !... Enfin, tant pis. En avant pour le service à thé...

(A suivre).

L. Musy.

MADAME LEBOEUF SYMBOLISTE

Mlle Leboeuf rentre à sept heures, tout guilleret. Il embrasse Mme Leboeuf sur le bout du nez et lui dit :

— Je te paie le cirque Knie !

Pour Mme Leboeuf, le cirque, c'est un gros morceau de plaisir avec beaucoup de rigolade autour.

Mme Leboeuf, ravie, bat des mains.

On mange un morceau en hâte, en s'habillant. M. Leboeuf a pris le journal, il énumère les attractions.

Mme Leboeuf, elle, brûle ses cheveux avec un petit fer. Il paraît qu'elle se frise. Ça sent le roussi. A huit heures tapantes, les époux Leboeuf arrivent au cirque.

Le spectacle commence : il y a des clowns, il y a des acrobates, il y a bien autre chose. Il y a un grand diable barbu qui ressemble à l'oncle Baptiste ou à un cosaque. Il monte un joli petit cheval très fringant. Le cheval a des sabots tout neufs ; en galopant, il fait sauter le sable de la piste. M. Leboeuf en reçoit même sur son beau plastron glacé. Le cosaque — décidément c'est un cosaque — saute, bondit, cabriole, tire du pistolet, pousse des cris effrayants. Puis, pour finir, il enfourche son cheval à l'envers, se confiant à son caprice.

Mme Leboeuf, très sérieuse, se presse contre son époux. On devine qu'elle va essayer de dire quelque chose de sensé.

— Le symbole du mariage, dit-elle simplement. Se laisser conduire comme ça par sa petite femme.

— Oui, fait M. Leboeuf, pensif, mais il faut être sûr de sa bête !

Comment il faut caser les spectateurs au théâtre :

- Les magistrats au parquet ;
- Les académiciens dans les fauteuils ;
- Les canotiers sur la scène ;
- Les jardiniers au parterre ;
- Les perruquiers dans les frises ;
- Les concierges dans les loges ;
- Les orateurs au balcon ;
- Les gens pieux au paradis ;
- Les médecins à l'amphithéâtre.

Raisonnement d'ivrogne. — Oui, monsieur le docteur, j'ai bu, c'est vrai ! je suis malade, c'est encore vrai ! mais suivez bien mon raisonnement...

— Allez !

— Qu'est-il résulté de mes premières absorptions de petits verres ?

— C'est que vous avez très fort altéré votre constitution.

— Parfait. Eh bien ! maintenant qu'elle est altérée, faut bien que je la désaltère.